

Prix des Lecteurs du Var 2018

Philippe : Alors... !

Prix des lecteurs du Var 2018... Prix créé il y a une vingtaine d'années et qui depuis 16 ans couronne un ouvrage en langue française...

Tanguy Viel est le dernier détenteur du Prix 2017, avec son livre "Article 353 du code pénal"

Cette année, le prix des Lecteurs 2018, nous permet de plonger dans 3 ambiances... trois styles... différents...

- "La disparition de Stéphanie Mailer", de l'auteur suisse, Joël Dicker...

Trois chiffres sur Joël Dicker :

- "La disparition de Stéphanie Mailer est son 4^o roman...
- Et concernant son 2^o roman, "La vérité sur l'affaire Harry Quebert", il a été vendu, lui à 5 millions d'exemplaires... Bravo à lui... !!

- "Jours brûlants à Key West" de Brigitte Kernel

Journaliste / productrice et animatrice d'émission littéraire sur France Inter, elle approche de la trentaine d'ouvrage publiés

Massif central de Christian Oster, 69 ans, au moins 22 livres publiés aux éditions de minuit... ou de l'olivier... Prix Médicis pour "Mon grand appartement" en 1999, Il serait très content d'avoir cette année, le prix des Lecteurs du Var... Il est un auteur également très prolifique pour la jeunesse...

S'il faut trouver un point commun entre ces livres et si le Département du Var m'avait demandé mon avis quant à un titre pour cette édition... sans hésiter j'aurais dit : "Livres en quête de Vérité"

"en quête..." et "enquête..." Le masque et la Plume...

Mais comme personne n'a demandé mon avis... je garde mon titre pour moi...

Mais avec un tel titre, vous comprendrez que je ne peux pas dévoiler la fin de chacun de ces trois ouvrages, car l'intérêt de ces soirées c'est aussi de vous donner envie de lire les ouvrages, puis d'aiguiser votre sens critique et de voter... !!! car il faut voter... cette année vous pouvez voter jusqu'au [REDACTED]

L'année dernière, il y a eu quelques 350 votant... autant dire rien sur le département... autant dire... la honte...

Donc merci de voter pour faire que le prix des lecteurs soit au département du Var ce que le prix Goncourt est la Nation

Richard : Ouvrez l'banc... !!

Main sur le cœur on peut fredonner en coupant et en accélérant l'hymne national...

Richard : Fermez l'banc... !!

Philippe : Cela, dit... on peut commencer...

Richard : Donc, Prix des Lecteurs 2018... ! **NOM DE LA VILLE**... **PREMIÈRE**...

(Bien sûr on changera au fur et à mesure...)

Philippe : Le livre, dont nous allons parler en premier, se déroule de l'autre côté de l'Atlantique...

Philippe retourne un miroir sur le mobile du "Kernel" et se plaque les cheveux au gel puis se dessinera au crayon une moustache fine à la Clarke Gabel...

Écrit comme un scénario... avec des articulations et des effets... qui peuvent nous faire penser à des séries... Séries télé... comme, "Twin Peaks"... ou encore à des films des années 50... films en noir et blanc...

Mais... "*La disparition de Stéphanie Mailer*" se déroule pourtant, bel et bien à notre époque... En 2014... avec... certes... ! des flashes back qui nous font remonter 20 ans en arrière... pour cause de crime mal élucidé...

Philippe rejoint son pupitre... en chemin, il met un chapeau et enfle un pardessus qui se trouvaient sur un buste de couturier...

Tout de suite avec le nouveau roman de Joël Dicker, on a envie d'entendre la voix off du personnage central... avec un léger voile rocailleux et une façon trainante mais très sûre d'elle de remonter le cours de l'enquête... car il s'agit d'une enquête à rebondissement... où la précision est de rigueur... plutôt que dire « autour de 22h00... » on dira « 21 heure, 59 minutes et 46 secondes... » et avec cette voix là, on se dit que ça doit fumer beaucoup... volutes de tabac dans des tripots...

Richard : Hop... ! Hop... ! Hop... ! Hop... ! Et bien non... ! car n'oublions pas que nous ne sommes pas en 1950 mais en 2014...

Philippe "encaisse" l'intervention de Richard... il ne dit rien et sort un paquet de cigarettes de son pardessus... mais en bon acteur qu'il est, il répète sa dernière réplique...

Philippe : ... Volutes de tabac dans des tripots...

Richard vient prendre la cigarette de la bouche de Philippe...

Richard : Hop... ! Hop... ! Hop... ! Hop... ! Et on ne peut pas fumer non plus dans la Bibliothèque... ! Loi Évin... 10 janvier 1991... »

Philippe "encaisse" une seconde fois, l'intervention de Richard... il jette sa cigarette pour faire bonne figure devant le public... !!

Philippe : Alors... Fi du tabac... et de sa mauvaise haleine...!! on va se replier sur le "beau sexe"... car les femmes sont troublantes chez Dicker... sortes de Betty Boop...

Richard : Hop... ! Hop... ! Hop... ! Hop... ! Petite précision... il parle des personnages féminins... pas de Dicker... *Betty Boop... c'est pas Dicker...*

Regard entre Philippe qui "encaisse" encore... et Richard qui précise à Philippe à demi- mot...

Richard : Pour _ pas _ qu'il _ y _ ait _ d'équivoque... !!

Philippe, énervé, poursuit...

Philippe : Donc... Heu... ! « sorte de Betty Boop... ! » y'a du Gabin là-d'dant... du Gabin, du Delon, du Ventura... Mais n'oublions pas que nous sommes aux States... y'a donc surtout du Bogart... autant dire... du beau monde...

Richard : Ho là... là... là... là... !! *Bogart... / Beau monde... c'est pas du Audiart non plus... !!* »

Philippe éclate, façon Ventura dans "Les Tontons flingueurs..."

Philippe : Richard, mon petit... je ne voudrais pas te paraître vulgaire, ni encore moins vieux jeu...

L'homme de la Pampa, parfois rude, sais rester courtois, mais la vérité m'oblige à te le dire... tes interventions commencent à me les briser MENEUES... !! »

Et on diffuse la musique qui va avec... (→ 0',40)

<https://www.youtube.com/watch?v=7jt0Wm2tgdM>

Philippe : Bref... !! Ça commence comme ça...

Richard : À propos des évènements du 30 juillet 1994 »

On lance ce morceau...

https://www.youtube.com/watch?v=4i9u_hucAUs

(0',26 ↘) Seuls les gens familiers avec la région des Hamptons, dans l'État de New York, ont eu vent de ce qui se passa le 30 juillet 1994 à Orphéa, petite ville balnéaire huppée du bord de l'océan.

(0',48 -) Ce soir-là, Orphéa inaugurait son tout premier festival de théâtre, et la manifestation, de portée nationale, avait drainé un public important. Dès la fin de l'après-midi, les touristes et la population locale avaient commencé à se masser sur la rue principale pour assister aux nombreuses festivités organisées par la mairie. Les quartiers résidentiels s'étaient vidés de leurs habitants, au point de prendre des allures de ville fantôme : plus de promeneurs sur les trottoirs, plus de couples sous les porches, plus d'enfants en patins à roulettes dans la rue, personne dans les jardins. Tout le monde était dans la rue principale.

(1'30 ↗) Vers 20 heures, dans le quartier totalement déserté de Penfield, la seule trace de vie était une voiture qui sillonnait lentement les rues abandonnées. Au volant, un homme scrutait les trottoirs, avec des lueurs de panique dans le regard. Il ne s'était jamais senti aussi seul au monde. Personne pour l'aider, il ne savait plus quoi faire. Il cherchait désespérément sa femme : elle était partie courir et n'était jamais revenue.

(1'53 ↘) Samuel et Megan Padalin faisaient partie des rares habitants à avoir décidé de rester chez eux en ce premier soir de festival. Ils n'avaient pas réussi à obtenir de tickets pour la pièce d'ouverture, dont la billetterie avait été prise d'assaut, et ils n'avaient éprouvé aucun intérêt à aller se mêler aux festivités populaires de la rue principale et de la marina.

À la fin de la journée, Meghan était partie, comme tous les jours, aux alentours de 18 heures 30, pour faire son jogging. En dehors du dimanche, jour pendant lequel elle octroyait à son corps un peu de repos, elle effectuait la même boucle tous les soirs de la semaine. Elle partait de chez elle et remontait la rue autour d'un petit parc. Elle s'y arrêtait pour s'adonner à une série d'exercices sur le gazon _ toujours les mêmes _ puis retournait chez elle par le même chemin. Son tour prenait trois quarts d'heure exactement. Parfois cinquante minutes si elle avait prolongé ses exercices. Jamais plus.

(3'00 -) À 19 heures 30, Samuel Padalin avait trouvé étrange que sa femme ne soit toujours pas rentrée.

À 19 heures 45, il avait commencé à s'inquiéter.

À 20 heures, il faisait les cent pas dans le salon.

À 20 heures 10, n'y tenant plus, il avait finalement pris sa voiture pour parcourir le quartier.

Il s'engagea sur la rue Penfield, et remonta jusqu'à Penfield Crescent. Il était 20 heures 20. Pas âme qui vive. Il s'arrêta un instant pour observer le parc mais n'y vit personne. C'est en redémarrant qu'il aperçut une forme sur le trottoir. Il crut d'abord à un amas de vêtements. Avant de comprendre qu'il s'agissait d'un corps. Il se précipita hors de sa voiture, le cœur battant : c'était sa femme. (3'40)

(4'28 ↘) À la police, Samuel Padalin dira avoir d'abord cru à un malaise, à cause de la chaleur. Il avait craint une crise cardiaque. Mais en s'approchant de Meghan, il avait vu le sang et le trou à l'arrière de son crâne.

Il se mit à hurler, à appeler à l'aide, ne sachant pas s'il devait rester près de sa femme ou courir frapper aux portes des maisons pour que quelqu'un prévienne les secours. Sa vision était trouble, il avait l'impression que ses jambes ne le portaient plus. Ses cris finirent par alerter un habitant d'une rue parallèle, qui prévint les secours.

(5'10 ↘) Quelques minutes plus tard, la police bouclait le quartier.

C'est l'un des premiers agents arrivés sur place qui, au moment d'établir le périmètre de sécurité, remarqua que la porte de la maison du Maire de la ville, à proximité directe du corps de Meghan, était entrouverte. Il s'en approcha, intrigué. Il constata que la porte avait été défoncée. Il dégaina son arme, monta d'un bond les marches du perron et s'annonça. Il n'obtint aucune réponse. (5'53) Il poussa la porte du bout du pied et vit un cadavre de femme, gisant dans le couloir. Il appela aussitôt des renforts, avant de progresser lentement dans la maison, son arme à la main. À sa droite, dans un petit salon, il découvrit avec horreur le corps d'un garçon. Puis, dans la cuisine, il trouva le Maire, baignant dans son sang, assassiné également.

Toute la famille avait été massacrée.

Ça commence comme ça, mais nous, on ne va pas commencer par "La disparition de Stéphanie Mailer" de Joël Dicker... et non... !! parce que le début de "Jours brûlants à Key West"... n'est pas mal non plus...

Parce que là... pour le coup, ça se passe vraiment dans les années 50... enfin... ! Plus précisément en 1963 pour relater des faits qui se sont déroulés en avril 1955...

Alors, il flotte une certaine moiteur intellectuelle de Saint-Germain des Prés dans ce livre... Imaginez... Tennessee Williams, Carson McCullers et Françoise Sagan réunis sous un même toit... à Key West...

Philippe part derrière le paravent de Kernel... Il se changera pour troquer son pardessus contre une chemise hawaïenne et son chapeau de policier contre un panama... pendant ce temps, Richard instaure un jeu avec les photos... Il demande au public de donner les noms des protagonistes... puis les portraits son aimantés sur les kakémonos...

Puis il demande à une femme dans le public de prendre place en vis-à-vis de Philippe qui se sera assis sur un des fauteuils, lui de dos et la Femme qui va incarner la journaliste B. face au public...

Richard, au pupitre, lit...

« Avril 1955, Françoise Sagan, dix-neuf ans, est en tournée promotionnelle aux États-Unis à l'occasion de la sortie américaine de *Bonjour tristesse*. Fatiguée par le rythme intense des interviews, des séances photos et des dîners mondains, elle est en pleine déprime et ne peut plus quitter sa chambre d'hôtel. Tennessee Williams, qui est en train de corriger *La chatte sur un toit brûlant*, l'invite alors à le rejoindre à Key West où il demeure. Il n'est pas seul ; Franck Merlo, son amant, vit aussi dans cette maison du 1431 Duncan Street et Carson McCullers, l'auteur du roman culte *Le Cœur est un chasseur solitaire*, dont l'état de santé est inquiétant, vient de s'y installer pour un temps indéterminé.

Philippe entre sur scène, le panama sur les yeux, marchant aidé d'une canne...

Richard poursuit...

Huit ans plus tard, juste avant sa mort en 1963, Frank Merlo décide de raconter ces deux semaines, ces jours brûlants à Key West, qui ont bouleversé sa vie. »

Philippe se retourne cassant l'image qu'il a donnée physiquement en arrivant sous les traits de Franck Merlo...

C'est là encore, un très bon début, mais nous n'allons pas commencer par "Jours brûlants à Key West" de Brigitte Kernel...

S'adressant (à la manière de ceux qui font passer des entretiens d'embauche...) à la dame qui devait incarner la journaliste B.

Merci beaucoup... c'était super... On vous rappellera plus tard... « Au revoir... »

Non... ! nous allons commencer, car il faut bien commencer à un moment donné cette soirée du prix des Lecteurs 2018... *Jetant un œil dans le fond de la salle, sur l'apéritif...* surtout que l'apéritif s'impatiente... par "Massif Central" de Christian Oster...

Et on commence tout de suite...

Massif Central

Christian Oster

Je ne dis pas que Carl Denver avait l'intention de me tuer... je dis que de mon côté il s'agissait plutôt d'une crainte diffuse, née de la connaissance que j'avais de Carl Denver et du passé de notre relation...

J'évoquerai bientôt ce passé, où Maud avait joué le premier rôle... elle avait quitté Carl Denver pour moi... et on ne quitte pas Carl Denver comme ça, je n'avais pas tardé à l'apprendre...

Je m'étais séparé d'elle quelques mois plus tôt... je vivais seul, à Paris... j'ignorais où ils vivaient l'un et l'autre. Ça ne m'intéressait plus. Mais j'avais eu des nouvelles de Carl Denver par Cyrille Vex. Je parlerai aussi plus tard de Cyrille Vex

J'avais suffisamment côtoyé Carl Denver pour savoir qu'il existait chez lui ce qu'il est convenu d'appeler une violence rentrée...

À l'époque où nous nous étions connus tous les trois, et où nous avons d'abord sympathisé, les conversations que nous avons ensemble avaient été sans cesse soumises à cette tension qu'installait systématiquement Carl.

Nous parlions notamment de cinéma. Carl Denver était critique de cinéma. Si bien qu'en m'appropriant Maud je m'étais aussi approprié une part de la culture cinématographique de Carl.

Nous avons appris, à la fin de notre première année de cohabitation avec Maud, (nous ne voyions alors plus Carl depuis six mois), qu'il avait rencontré quelqu'un avec qui il connaissait un bonheur à peu près parfait... ce qui n'avait pas convaincu Maud... « Carl est incapable d'être heureux », m'avait-elle dit, « il n'y a aucune raison qu'il le soit devenu, je le croirai quand je le verrai, et encore... »

Nous ne l'avions pas revu. Cyrille Vex, qui nous avait appris le bonheur de Carl, s'était refusé, par discrétion, peut-être par promesse, à nous révéler où il avait emménagé. En fait, je craignais l'éloignement de Carl... comme un élan qu'il prenait pour mieux revenir... mais revenir transformé, me disais-je encore, dangereusement transformé.

J'avais toujours eu peur de Carl... Je m'étais souvent demandé si Carl était mauvais, ou pervers, ou torturé...

Même Maud, en y songeant, m'était apparue, avec le temps, comme une émanation de lui... en l'écouter parfois j'entendais Carl, la voix de Carl, si bien qu'au bout de deux ans de vie commune, j'avais pris la décision de la quitter.

Je ne l'aimais plus et j'en rendais malgré moi, Carl responsable... quand j'ai pour de bon quitté Maud, j'ai compris qu'il s'agissait là d'une victoire de Carl...

Quand j'ai appris, par Cyrille Vex que Carl avait débarqué dans l'appartement que nous occupions avec Maud et où je l'avais laissée, pour entendre de la bouche de Maud que je l'avais quittée mais qu'au demeurant elle ne voulait plus entendre parler de lui, j'ai imaginé Carl... Et quand, plus tard, Cyrille Vex est venu m'indiquer que Carl me cherchait, et que je lui ai demandé ce qu'il entendait par là, il a précisé que Carl n'avait pas réellement employé ce mot de *chercher*, qu'il s'agissait de son interprétation à lui, Cyrille Vex...

Je me méfiais depuis longtemps de Cyrille que je soupçonnais non de malveillance mais de *fragilité* psychique...

Par prudence, j'ai fait ma valise et je suis allé me réfugier chez Alexandre Gervel, dans le Massif central...



Enfin... ! pas exactement... pas immédiatement... j'avais autre chose à faire dans le Massif central... J'avais un enterrement. Celui de Matthieu Servais, un homme qui tout comme moi avait exercé le métier d'architecte et qui avait été un ami cher...

J'ai donc pris un train pour Bloigny, dans l'Allier...

Tout au long des obsèques je n'ai eu de pensées que pour mon ami mort, et pour sa femme, que nous avons embrassée quand tout a été fini, et c'est à ce moment, alors que nous nous dispersions, que j'ai aperçu Cyrille Vex, qui selon moi n'avait jamais eu de lien avec le milieu de l'architecture... et je me suis souvenu que c'était là une des particularités de Cyrille, de s'incruster partout où on ne l'attendait pas pour en tirer de très aléatoires profits... qu'importe, je venais d'apercevoir Cyrille Vex auquel s'est associée immédiatement la pensée de Carl Denver...

Mon premier réflexe a été de l'éviter comme j'aurais évité Denver, et mon second réflexe s'est produit plus tard, quand je suis parti du cimetière pour rejoindre la gare et que mon attention a été attirée par la mention, sur un panneau, du village de Saint-Sauveur, qui m'a rappelé à la fois l'existence d'Alexandre Gervel et qui dans un même mouvement m'a fait prendre conscience du peu d'élan que j'avais en réalité pour rentrer à Paris, d'où j'ai envisagé, puisque l'occasion s'en présentait, de m'en tenir éloigné comme je me tiendrais éloigné de Denver.



Alexandre Gervel, s'adonnait depuis dix ans à la fabrication de prothèses dentaires. Estelle, sa femme, s'était résolument enfermée avec lui entre les fours, les moules, les meules, les scalpels...

Autant Estelle était calme, autant Alexandre était irritable...

Alexandre s'était contenté de mentionner au téléphone de grosses commandes, s'était excusé par avance de son manque de disponibilité, tout en se déclarant ravi de ma venue.

Je m'étais aperçu, en fait, au bout d'une semaine de séjour, qu'en ne rentrant pas à Paris je n'étais pas parvenu à mettre à distance le danger que Carl Denver risquait de représenter. Je l'avais simplement isolé, comme on isole un virus, et, d'où j'étais, je le voyais parfois (je parle du danger que représentait potentiellement Carl Denver) avec une précision telle qu'il me semblait tout proche...

Je doutais, donc. Je doutais de l'efficacité de ce séjour où, de surcroît, et à part la lecture, qui me renvoyait à moi-même, je manquais cruellement de distraction.

Les journées étaient longues...

Je n'étais pas absolument certain que Carl m'en voulait, et encore moins qu'il me cherchait, jusqu'au jour, toutefois, où j'ai reçu une lettre. Elle m'était adressée chez M. et Mme Gervel et contenait un quizz sur Howard Hawks...



Il n'y avait pas de signature. Le questionnaire était tapé à l'ordinateur, il y était question de *Boules de feu*, un film de Hawks que j'aime particulièrement et que Carl Denver, naturellement connaissait et dont il savait que je l'appréciais.

L'enveloppe portait le cachet d'un bureau de poste parisien. Quand Alexandre me l'a remise, il s'est étonné que je me fusse domicilié chez lui le temps de mon séjour, et j'ai eu le réflexe de lui dire qu'en effet j'avais demandé à un ami de me faire parvenir des notes manuscrites dont j'avais absolument besoin pour un travail...

Carl avait retrouvé ma trace avec une facilité troublante. Il ne connaissait pas Alexandre Gervel. Maud, si. Soupçons sur Maud, donc. À qui je n'avais rien dit de ma venue chez les Gervel. Que je n'avais plus contactée depuis notre séparation.

Cyrille Vex aussi connaissait les Gervel.

J'étais supposé avoir peur d'un texte.

Je l'ai rangé. Tourner le dos à Carl Denver était une solution. Attendre assez longtemps, le dos tourné, le regard perdu face à rien, le coup que comptait me porter Carl Denver.

Parce qu'il m'avait localisé, de toute façon, il me semblait inutile de lui donner le change en me déplaçant.

Si je parlais de chez les Gervel, Carl Denver me trouverait de toute façon. Mais je ne me sentais pas seulement repéré. Je me sentais observé.

Ici, chez les Gervel, c'était comme si je bougeais sous son regard dans une boîte.

Et j'ai fini par prendre la décision d'aller me cantonner provisoirement dans Limoges.



J'ai dû évidemment prévenir Alexandre... en trouvant le moyen de lui faire comprendre que je devais quitter Saint-Sauveur... un rendez-vous, ai-je pensé... Un ami à Limoges... qui m'inviterait à dîner...

Je suis donc sorti de ma chambre. J'ai frappé à la porte de l'atelier...

« *J'aurais besoin d'aller à Limoges...* » ai-je dit, « *un ami m'invite à dîner à Limoges, il habite à Limoges, c'est loin?* »

« *70 kilomètres quand même...* » a dit Alexandre « *Mais je ne peux pas t'emmener, là, on a un problème avec le four... !* »

« *Il y a peut-être des cars... !?* » ai-je dit « *un arrêt de cars... !?* »

« *Oui... !* » a dit Alexandre « *à Saint-Gervaise... 10 kilomètres... c'est jouable... !!* »

« *Je me débrouille pour rentrer... tu me déposes à Sainte-Gervaise et je me débrouille pour rentrer... !* »

Il a conduit avec sûreté... et l'idée m'est venue pour la première fois, là, aux côtés d'Alexandre Gervel, que Denver avait tout pressenti depuis le début, que dès notre rencontre il avait entrevu chez moi la possibilité que je séduise Maud, et qu'elle me séduise, et qu'elle le quitte pour moi, et même, comme l'aboutissement de sa chute et la ruine de son orgueil, que je me sépare d'elle...

Alexandre m'a déposé à l'arrêt de car... J'ai entendu un chien... un chien qui hurlait à la mort, et je me suis demandé si Carl Denver l'entendait, s'il me voyait l'entendre, et c'est à ce moment que je me suis aperçu que j'avais oublié mon quizz chez les Gervel. Ça n'était pas très grave, a priori, mais enfin il s'agissait d'un oubli, je ne l'avais pas laissé volontairement chez les Gervel. Il s'agissait donc d'une faute pas très grave, sans doute, mais qui me laissait à penser que je ne maîtrisais rien...

À Limoges, j'ai débarqué en plein midi, je suis descendu du car pour me retrouver sur la place Léon-Betoulle...

Comme je poursuivais mon chemin dans la rue de la Loi, un homme qui venait d'en face, du même côté que le mien, est venu droit sur moi et m'a dit :

« *Paul... ! C'est toi... !? Qu'est-ce que tu fabriques à Limoges... !??* »



Je n'avais pas vu Antoine Levasseur depuis trente ans...

Sans la moindre allusion à ce que j'étais devenu, il m'a demandé ce que je fabriquais dans la ville où nous nous trouvions réunis, trente ans plus tard.

J'ai répondu que je passais...

Il a dit qu'il passait aussi... « *je n'habite pas en ville... j'habite dans un arbre...* »

Il a eu un petit sourire, le même petit sourire, ai-je pensé, qu'a parfois Carl Denver...

Je lui ai demandé si son arbre était loin de Limoges.

« *Non, tout près... Pratique pour les courses...* » sauf qu'il avait les mains vides... Il n'était pas venu faire ses courses à Limoges... ou alors il allait les faire...

« *Ça me fait plaisir de te revoir, Paul... ! Ça me ferait également plaisir que tu passes chez moi...* »

« *Pourquoi pas...* » ai-je dit mollement

« *Évidemment...* » a repris Antoine, « *tu as peut-être mieux à faire... Tu t'es garé où... !?* »

« *Je suis venu en car...* »

Je me sentais calme. Avec cet abruti d'Antoine Levasseur, pensais-je, me voilà à l'abri de Carl Denver. Et de Maud. Car, avec Antoine Levasseur, je basculais dans le passé. C'était une contrée lointaine... repos... le havre *Antoine Levasseur...*

On s'est engagés dans un boisement. Conifères, feuillus, un peu de tout. On roulait dans une sorte d'allée cavalière qu'on a quittée en virant dans une sente qui s'est rétrécie... Antoine a coupé le moteur.

« *Mon terrain est derrière... Ici, c'est mon parking...* »

Je lui ai emboîté le pas pour entrer dans un taillis. Très vite s'est silhouettée la cabane avec son escalier en spirale. Antoine Levasseur a fait une pause à quelques mètres de ce qui la soutenait, « *un hêtre...* » a-t-il précisé... « *trente mètres carrés de surface habitable... Quatre mètres au-dessus du sol... On monte... !?* »

Je me suis engagé derrière lui dans l'escalier en me tenant à une rampe en corde... je suis arrivé là-haut essoufflé.

« *Voilà... !* » a dit Antoine dans un geste circulaire...

De son arbre, on avait essentiellement vue sur d'autres arbres, et qu'il convenait d'aimer les arbres pour en tirer jouissance...

« *Attends... ! Tu vas voir l'intérieur...* »

Un vaste canapé en rotin... des tabourets bas en paille tressée...

« *Et tu vis de quoi... !?* » ai-je fini par lui demander...

Antoine bénéficiait d'une retraite anticipée... « *D'autres questions... !?* » a-t-il dit ironiquement...

« *Tu vis seul... !?* »

« *La plupart du temps... et toi... !?* »

« *Pour l'instant...* »

« *Tu avais l'air égaré quand je t'ai croisé tout à l'heure...* » a dit Antoine « *et lent... Tu marchais très lentement dans la rue de la Loi... J'ai tout de suite compris que tu n'avais rien à faire à Limoges...* » a-t-il repris « *absolument rien... C'est la raison pour laquelle je ne t'ai pas vraiment laissé le choix... tu me comprends... !?* »

« *Oui...* » ai-je dit, « *je comprends ce que tu imagines... mais je n'ai pas besoin d'aide... Je n'avais rien à faire à Limoges mais je n'ai pas besoin d'aide...* »

J'aurais aimé qu'il me relançât sur l'architecture, au moins pour des raisons de convivialité.

« *Bon... ! Pour le dîner, j'ai préparé des lentilles...* » m'a indiqué Antoine « *Tu peux aussi dormir ici... ça me va bien si tu restes...* »

« *D'accord...* » ai-je dit, « *mais je vais aller voir les arbres d'en bas... pour changer...* »

J'ai descendu l'escalier. J'ai laissé sur ma droite une sorte d'appentis que j'ai identifié comme les toilettes d'Antoine, sur ma gauche un bûcher dont j'ai constaté qu'il s'agissait de sa réserve. J'ai circulé entre les fûts, peut-être entendu un sanglier, rebroussé chemin, fait l'erreur d'aller me réfugier dans un roncier dont j'ai eu toutes les peines du monde à m'extraire. Une bête basse m'a coupé la route. De temps en temps, il y avait un peu de ciel, mais il s'assombrissait. C'est là qu'on se dit qu'il est bon de rentrer à sa cabane. Je l'ai cherchée. Je n'avais pas le téléphone d'Antoine. J'ai continué à marcher dans la forêt. La nuit tombait. Dans les passages étroits que j'empruntais, parfois, la végétation commençait à me gifler. Je butais dans des racines. Je me disais que quand même je n'avais pas tant marché que ça... je ne pouvais pas m'être vraiment perdu. Je me suis impatienté, je me suis mis à jurer dans le vide. Puis je me suis inquiété. J'ai entendu des hululements, des chuintements, des grognements, et même un bruit d'arbre comme en train de tomber. J'avais quand même marché jusqu'à épuisement... mais j'ai fini par distinguer des lumières... Ce crétin s'éclaire à la bougie, me suis-je dit en voyant la cabane...



Au milieu de la nuit, quand je me suis éveillé, en sueur, j'ai jugé rassurante la présence d'Antoine de l'autre côté du tronc.

Au réveil, Antoine m'a semblé lui aussi revenir d'avoir vu des fantômes.

« *La journée commence...* » a-t-il déclaré « *Je ne rate jamais les matinées...* » a-t-il poursuivi, « *la montée de la lumière...* » Du doigt, il a désigné les prémices d'une clarté.

« *L'idéal, maintenant...* » a-t-il dit « *c'est de rater le moins de choses possible... il suffit de ne pas trop bouger... Ça me rappelle un film...* »

J'ai tiqué...

« *“Théodora devient folle”... de Richard Boleslawski... Toutes ces vieilles Dames... ! Elles parlent... elles s'agitent sans bouger... elles résistent comme les arbres...* »

“Théodora devient folle”, me renvoyait aux vieux messieurs de *Boule de feu*... Comme si... comme si Antoine avait connaissance du quizz... Antoine Lévasseur comme relais de Carl Denver...

« *Il faut que je te redemande quelque chose, Antoine...* »

« *Tu veux repartir... !?* »

« *Oui... ! enfin... Pas exactement... mais je vais avoir besoin de me déplacer. Je voudrais louer une voiture...* »

« *Je peux t'emmener où tu veux... Ça ne me dérange pas de t'emmener...* »

« *Je ne sais pas où je vais...* »

« *Qu'importe... !* »

« *De toute façon, ce n'est pas le problème. Je préfère louer une voiture. J'en aurai besoin pour la suite...* »

« *La suite... !?* »

« *Je ne m'en vais pas... j'ai simplement quelque chose à faire. Mais il y aura un moment où je m'en irai. Je ne vais pas m'installer ici. C'est ce que j'appelle la suite. Et je préfère être autonome....* »

« *Et tu préfères louer une voiture maintenant...* »

« *Je préfère, oui...* »

« *Et quand tu dis maintenant, c'est tout de suite... !?* »

« *Si ça ne t'ennuie pas...* »

« *Pas du tout...* » a dit Antoine « *Je t'emmène à Limoges...* »

Au cours du trajet, il m'a parlé de son passé. Longuement... Une suite d'échecs... Maladie... séparation... enfants hostiles... veuvage...

On est arrivé à Limoges. En me dirigeant vers le comptoir, j'ai eu l'impression de m'avancer à découvert... Je me suis retrouvé au volant d'une berline trop basse, à l'habitacle étroit. Tout s'est mis à exploser là-dedans. Mes pensées sont venues s'écraser devant moi comme des guêpes. Je m'inquiétais pour le quizz laissé chez les Gervel. J'étais également dépaycé. La route ne semblait pas la même que celle que j'avais suivie depuis Sainte-Gervaise en car. Bref, ça n'allait pas... pas vraiment...



Les Gervel se sont montrés courtois vis-à-vis de quelqu'un qu'ils continuaient visiblement de considérer comme leur hôte.

La vie a semblé reprendre chez eux sur un mode mineur...

Il n'y a pas eu de soirée télé, simplement un rapide débarras des assiettes précédé d'un coucher précoce, séquences entre lesquelles s'est intercalée toutefois la mention, par Alexandre, d'un appel téléphonique sur leur ligne fixe, pendant mon absence, de quelqu'un qui cherchait à me joindre... « *Un homme...* » a dit Alexandre, « *je n'ai pas bien compris, en tout cas je ne savais pas que tu avais communiqué notre numéro à qui que ce soit, on peut t'appeler sur ton portable, non ?* »

J'ai dit « *si, bien sûr, et il ne t'a pas donné son nom ?* »

« *Il a raccroché tout de suite...* » a dit Alexandre, « *mais tu n'as pas répondu à ma question...* »

J'ai laissé la place au doute, en lui répondant que je ne pouvais pas le jurer, mais qu'il me semblait, sous réserve donc d'un oubli de ma part, que je n'avais donné son numéro de téléphone fixe à personne qui ne l'eût déjà eu.

« *Ça ne nous avance pas beaucoup...* » a dit Alexandre,

Et j'ai dit brusquement, « *non, ça ne nous avance pas beaucoup mais je suis fatigué, Alexandre, et je ne me sens pas dans l'obligation absolue de ne jamais commettre la moindre approximation, vois-tu, il y a parfois des choses auxquelles on ne peut rien, c'est ainsi...* »

« *Ah Oui... !?* » a dit Alexandre, et j'ai cru qu'il allait éventuellement m'envoyer son poing dans la figure... « *moi aussi je suis fatigué, et de toute façon c'est sans importance... Mais ça l'est peut-être pour toi, important ?* » a-t-il cependant demandé à tout hasard...

« *Évidemment non... !* » ai-je dit.

« *Bon... !* » a conclu Alexandre...

Je suis monté dans ma chambre, où je suis allé tout de suite au tiroir de la table de nuit récupérer le quizz, qui n'y était pas...



J'ai fouillé partout, l'ensemble de la maison, chacune des pièces à l'exception de la chambre des Gervel... J'ai feuilleté un peu d'URSSAF, un peu de relevés bancaires, quelques factures, je ne voyais pas pourquoi les Gervel auraient archivé le quizz. Je ne voyais pas non plus pourquoi ils se le seraient approprié. Ni pour quelle raison ils auraient jugé utile de m'en priver. J'ai regagné ma chambre, décidé que j'irais jeter un coup d'œil dans la leur dès le lendemain. Quand je me suis éveillé, dans un silence total, il faisait grand jour, je suis descendu à la cuisine, pas de traces de petits déjeuner, je suis allé voir dans l'atelier, j'ai frappé avant, personne... La maison restait silencieuse. Je suis allé voir dans leur chambre. J'ai poussé la porte, ils dormaient. Totalement anormal, donc, étant donné ce que je savais de leurs habitudes. Je suis allé marcher

dans Saint-Sauveur et j'ai cru croiser Cyrille Vex devant le salon de coiffure. Je me suis retourné, j'ai dit « *Excusez-moi... !?* » le type s'est retourné, ce n'était pas Cyrille Vex. J'ai redit « *Excusez-moi... !* » Je suis rentré... les Gervel étaient enfin levés... ils prenaient leur petit déjeuner... Alexandre m'a demandé ce que je faisais.

« *Ce que je fais quand... !?* » ai-je dit

« *Maintenant...* » a dit Alexandre

« *Je cherche un papier...* » me suis-je finalement lancé « *J'ai laissé un papier chez vous quand tu m'as emmené à Sainte-Gervaise...* »

« *Quel genre de papier... ?* »

« *Pourquoi ?* » ai-je dit, « *vous en avez trouvé un... ?* »

« *Non...* » a dit Alexandre

« *Vous n'avez pas pris de papier dans le tiroir de la table de nuit ?* »

« *On n'est pas allés voir dans ta table de nuit...* » a dit Alexandre « *Tu nous soupçonnes de quoi, exactement... !?* »

« *Je ne vous soupçonne de rien...* » ai-je dit « *mais je suis à peu près sûr d'avoir laissé ce papier dans le tiroir de la table de nuit et il n'y est pas...* »

« *On ne fouille pas dans les affaires de nos invités...* » a dit Alexandre « *Je te trouve un peu tendu, ce matin... comme hier soir, d'ailleurs...* »

« *Peut-être...* » ai-je dit « *mais je n'aime pas ne pas comprendre...* »

« *Moi non plus, en fait... et donc ça serait bien que tu nous dises ce que c'est que ce papier qui te met dans un état pareil...* »

« *C'est privé...* »... et j'ai été soudain pris d'un doute... « *Au fait...* » ai-je dit en regardant tour à tour les deux Gervel, « *j'ai bien reçu une lettre, ici, l'autre jour... ? Tu m'as bien remis une lettre... ?* » ai-je dit à Alexandre, qui m'a semblé, un quart de seconde, prendre un peu de recul pour m'observer, comme si j'étais la proie d'un dysfonctionnement. Il a simplement hoché la tête, dans une sorte d'acquiescement qui pouvait aussi bien s'adresser à lui-même, s'agissant du diagnostic qu'il se formulait à mon sujet... Il s'est fait un silence... j'en avais assez... il fallait que je me calme avec ce quizz... Et que je me calme avec les Gervel.

Dans un premier temps, je devais retourner chez Antoine récupérer mon sac...

« *Je m'en vais, Alexandre...* »

En les embrassant j'ai eu l'impression de leur pardonner pour le quizz. (*Musique*) J'ai roulé en me sentant prisonnier de la route. Ç'a été comme ça jusque chez Antoine où cette fois ce ne sont pas des volets fermés que j'ai trouvés, au cœur de la forêt, ce sont ces rubans jaunes, reliés par des piquets, et qui, dans les films comme dans la vie, interdisent l'accès des maisons où sont encloses des scènes de crime...

Fin de Massif central de Christian Oster

Voilà pour le premier roman...

Y a-t-il parmi vous des gens qui ont déjà lu ce livre et qui auraient quelque chose à ajouter... !?

Puis après des réflexions on peut enchaîner...

Bon allez... !! on avance...

Madame, vous étiez préposée pour incarner Madame B.

Avez-vous eu le temps d'apprendre le texte depuis tout à l'heure...

Si on n'est pas bon... on saura d'où ça vient...

En rupture totale, Philippe attaque avec rage le texte que dit Merlo...

Jours brûlants à Key West

Brigitte Kernel

Franck Merlo : J'ai claqué la porte, ces gens m'insupportaient. Vite fuir Key West et ses fleurs d'hibiscus écrasées sur le sol. Appuyer sur l'accélérateur, laisser Duncan Street derrière moi, ne pas ralentir au carrefour, viser la ligne des îles et foncer vers Miami. Ne pas revenir avant quelques semaines, me calmer, respirer. La nuit n'allait pas tarder à tomber, trouver de l'alcool ne serait pas aisé. Je me suis arrêté au Motel Number 3, ça sentait l'eau de javel et le linge mal séché...

Vingt-deux heures à la pendule en forme de pneu de camion fixée au-dessus de comptoir. « *Déjà... !* » ai-je murmuré et la réceptionniste a grommelé :

La réceptionniste : Le temps passe plus vite que la canicule...

Franck Merlo : Avant que je ne croise la route de Tennessee, je survivais, fauché, dans ce type de location. Pas de contrat, ni de mannequin, ni d'acteur. Comédien un métier difficile, même en Amérique. J'avais quitté ma Sicile natale pour réaliser ce rêve, devenir acteur professionnel.

En Amérique, j'ai réussi à tourner... l'occasion pour Tennessee de me présenter ainsi à ses connaissances lorsque nous étions à New York pour la promotion de ses pièces...

Tennessee Williams : Franck Merlo, vous avez dû le voir au cinéma, c'est un grand comédien... Je vous présente Frank Merlo, voyez-le dans Les Ruelles du malheur de Nicolas Ray, avec Humphrey Bogart, et vous vous en souviendrez toute votre vie...

Franck Merlo : Un jour ou l'autre, paraît-il, un cinéaste m'offrirait un grand rôle, c'était son intime conviction... Non, moi, je n'y croyais déjà plus... je faisais semblant... pour que ne s'interrompe pas le rêve joyeux de Tennessee...

Oh... !! S'il n'y avait pas eu une sale ambiance à la maison, je n'aurais pas loué cette chambre moisie... !! À la fois triste et soulagé de me mettre à l'abri de Tennessee Williams et de Carson McCullers que je ne comprenais plus, de Françoise Sagan qui regardait trop souvent à mon goût le sol d'un air gêné... J'avais emporté avec moi un roman de Jack London. Ici, je serais tranquille.

La Journaliste : Dites-moi, Monsieur Merlo, ce fameux soir, Tennessee Williams ne vous a pas recherché ?

Franck Merlo : Non, Madame...

La Journaliste : Vous avez donc passé toute la nuit au Motel Number 3... !?

Franck Merlo : Oui, j'ai bu la moitié de la bouteille de rhum et je me suis endormi en travers du lit. C'est un cafard qui m'a réveillé, il courait sur mon bras...

Une furieuse envie de faire demi-tour, de libérer Tennessee de l'effroi dans lequel j'avais dû le plonger en claquant la porte me serra les entrailles, mais non... il ne fallait pas... « *Prends sur toi, Franco... résiste...* » Je devais rester là, pour sortir de cette ambiance infernale dans laquelle nous vivions tous les quatre depuis une semaine... Carson faisait crise sur crise, de jalousie...

Carson McCullers : Tennessee, tu ne m'aimes plus... ! / Tenn... arrête de t'occuper de cette petite Parisienne... tu la préfères à moi maintenant... c'est ça... !?

Franck Merlo : À cette époque déjà, elle était mal en point, un corps de vieillarde à trente-huit ans... Tennessee prenait trop souvent le parti de Carson, me réprimandait dès que je faisais une réflexion à notre pauvre malade comme si son état excusait sa possessivité. Quant à Sagan, elle semblait se fiche de nos histoires et évitait les conflits...

La Journaliste : Tout le monde était donc énervé à la maison le soir où vous avez claqué la porte... !

Franck Merlo : Oui... ! sauf Françoise qui était toujours de bonne humeur... Mais elle imprimait une distance dès que je croisais son regard...

La Journaliste : Mais, dites-moi, Monsieur Merlo, n'y a-t-il pas autre chose qui vous a poussé à quitter aussi vite la maison... !?

Franck Merlo : Non... !

La Journaliste : Rien d'autre, vous êtes sûr... !?

Franck Merlo : Ça vous dit un autre café cubain... !?

Richard sert un café à B et à Frank Merlo, puis après un silence...

Franck Merlo : Tout a commencé par un télégramme...

(Richard monte "Crazy Man Crazy", de Bill Haley and His Comets)

Il était neuf heures trente, nous écoutions *Crazy Man Crazy*, de Bill Haley... C'était le 12 avril, ou le 14, peut-être le 15, je peux me tromper, car le temps est passé, huit ans déjà...

Tennessee lisait un article consacré à Françoise Sagan dans le *New York Times*.

On parlait alors de Françoise Sagan dans presque tous les journaux américains, une véritable star...

Une rédactrice l'avait questionnée, quel était son écrivain américain préféré...

Tennessee avait lu à haute voix...

Tennessee Williams : Monsieur Williams est pour moi le plus grand poète d'Amérique. Le lire, c'est entrer de plain-pied dans la lourdeur du Sud, étouffant, bourré de principes bourgeois, ce Sud qu'il aime et qu'il dénonce, avec raison, coupable de haines raciales. Et j'aime aussi particulièrement la grande Carson McCullers... J'ai lu deux fois *Le cœur est un chasseur solitaire*, un roman foisonnant, des personnages inoubliables... Tu entends, Carson... !? Tu es citée, mon chou... ! Je crois que nous allons inviter Miss Sagan... ! Je vais de ce pas lui envoyer un télégramme...

Franck Merlo : Quand Tennessee est revenu, ses yeux cillaient et ses lèvres formaient une heureuse virgule...

Françoise Sagan : Allô... Allo... ! Bonjour... C'est Françoise Sagan à l'appareil... ! »

Franck Merlo : Elle employait un anglais scolaire souvent interrompu par de longues hésitations et une phrase en français...

Françoise Sagan : Mais comment dit-on ça... euh... !! avion... egg... !? c'est ça... !? »

Franck Merlo : « No... No... egg... !! »

Françoise Sagan : Évidemment cruche que je suis ! Plane... ! »

Franck Merlo : L'impatience jouait au bout des doigts de Tennessee... « *Je vous passe Tennessee, à très vite donc, Miss Sagan...* »

La conversation fut courte... par manque de vocabulaire pour l'un comme pour l'autre...

Quand il a raccroché, il m'a fait un clin d'œil et il m'a murmuré...

Tennessee Williams : Je t'aime...

Franck Merlo : Ça faisait des mois, peut-être même des années qu'il ne me l'avait pas dit... Nous étions dans une drôle de période de vie...

La Journaliste : Dans quel genre de période, Monsieur Merlo... !?

Franck Merlo : Comment vous dire... !? Tennessee et moi, ça n'allait pas fort quand Françoise Sagan est arrivée...

La Journaliste : Quand je vous écoute, Monsieur Merlo, j'ai du mal à croire que vous avez quitté Duncan Street parce que chacun était énervé...

Franck Merlo : Je ne suis tout de même pas obligé de tout vous dire... !?

La Journaliste : Il le faudrait...

Franck Merlo : Un... lundi ou un mardi, je ne sais plus, Miss Sagan a débarqué dans la canicule de Key West...

Tennessee Williams : Ok Miss...Hôtel Key Wester... on y sera à 17 heures...

Franck Merlo : Tennessee Williams à l'appareil...

La Journaliste : Vous êtes donc arrivés tous les trois à l'Hôtel Key Wester...

Franck Merlo : Oui... tous les trois... Un bel hôtel...

La Journaliste : Françoise Sagan vous attendait dans sa chambre... !?

Franck Merlo : oui... elle était là dans la fraîcheur de ses dix-neuf ans... un être délicieux... La porte s'est ouverte sur une jeune fille au regard fuyant... Nul maquillage, nul coup de peigne depuis des heures, presque un garçon dans son pantalon... androgyne comme on peut- l'être à l'adolescence, les cheveux ébouriffés...

Franck Merlo : Au premier regard échangé, il s'est passé quelque chose entre Françoise et moi... Comme un coup de foudre amical... Les yeux de Tennessee, eux, ont brillé comme ça ne s'était pas produit depuis des mois... Quant à Carson...

Carson McCullers : Cette petite est à croquet... !

Franck Merlo : elle a rougi quand Françoise Sagan lui a serré la main...

Elle nous a invités à entrer dans sa chambre...

Françoise Sagan : Je viens juste d'arriver et c'est déjà le fouillis...

Franck Merlo : Sur le lit, une dizaine de petits papiers froissés...

Françoise Sagan : J'avais noté des choses pour mon prochain roman, mais c'est tellement mauvais... !

Franck Merlo : Nous nous sommes assis tous les trois en rang d'oignon sur le lit... Françoise sur une chaise en face et nous avons tous les quatre allumé une cigarette...

Quittant le motel, nous nous sommes promis de nous revoir dès le lendemain à notre domicile, 1431 Duncan Street... Il m'est alors apparu évident que l'avoir rencontrée allait changer quelque chose dans nos vies...

Le lendemain matin, Françoise Sagan est apparue, timide sur ses jambes fluettes et pâles, celles d'une enfant encore, elle portait un short...

Françoise Sagan : Excusez-moi de me présenter vêtue comme ça, il fait si chaud, on se croirait sous un fer à repasser... Jolie maison... !!

Franck Merlo : a commenté Sagan...

La Journaliste : Une petite bâtisse, blanche, et des hibiscus, des bougainvilliers, c'est très cubain, et à la fois antillais... Trois chambres, une salle de bains avec un vitrail bleu et vert...

Franck Merlo : Vous connaissez l'endroit, Madame... !? vous me l'avez caché...

La Journaliste : Non, non... C'est Françoise Sagan qui m'en a parlé, brièvement, je dois dire...

Franck Merlo : Vous connaissez Françoise... !?

La Journaliste : Oui, mais je ne l'ai pas vue depuis des semaines... disons que nous nous sommes bien entendus, un temps... mais ce n'est pas le sujet de nos entretiens, vous le savez... Nous devons avancer vite, n'est-ce pas Monsieur Merlo... !?

Franck Merlo : Oui, vous avez raison de me le rappeler, il faut aller de l'avant... travailler... juste... ! Françoise Sagan, ne vous a-t-elle rien confié au sujet de ce mois d'avril 1955, Madame... !?

La Journaliste : Non... rien d'important...

Franck Merlo : "Sagan..." Prononcer ce nom, huit ans après, me bouleverse encore... J'ai tout de suite adoré ce petit oiseau fragile... Je me suis approché et ai tendu la main, elle a déposé la sienne dans la mienne... Sa timidité me ravissait comme elle sollicitait chez Tenn une certaine tendresse... Cachant son bras invalide sous un pan de la grande chemise prêtée par Tennessee, Carson consommait du regard la Française...

Un moment, je les ai regardés, Françoise Sagan, Carson McCullers et Tennessee Williams... Il y avait quelque chose de magique à observer ce trio d'écrivains... Quelques minutes, il me sembla qu'un pan de l'histoire littéraire se déroulait sous mes yeux...

Tennessee et Sagan étaient faits pour être amis, j'en étais certain. La fraîcheur de la jeune écrivain, sa vivacité, son humour, ses rires ne pouvaient qu'apaiser mon compagnon...

La Journaliste : Tout s'est donc bien passé au début, Monsieur Merlo... !?

Franck Merlo : Oui, Madame, nous étions bien...

En culotte et soutien-gorge, bikini improvisé, Françoise fonçait vers la mer les bras écartés battant dans le vide... Sans doute mimait-elle la mouette...

Françoise n'a pas plongé dans l'eau... mais elle a ralenti son élan... Elle s'est approchée du bord, dans une attitude de respect, de concentration, de dévotion proche de celle que l'on constate sur le visage des personnes pieuses dans une église... Jambes plantées dans le sable comme deux branches prêtes à plier si le vent se lève trop fort, elle est restée debout face à l'étendue turquoise, bras contre ses flancs, statique... je suis certain qu'elle lui parlait...

Les yeux braqués vers l'horizon, elle s'est enfoncée dans l'eau puis s'est lancée dans une longue brasse...

Elle est sortie de l'eau en courant, elle ne devait pas peser plus de quarante kilos...

Drap de bain en main, je suis allé vers Françoise pour la couvrir, mes doigts ont effleuré sa peau...

Après un temps...

Tennessee Williams : Bon... !! Tout ça manque quand même d'un bon Coca-Cola citron... !

Semblant de petits saluts pour signifier la fin de la lecture de "Jours brûlants à Key West"

On raccompagne la lectrice...

On va présenter le dernier livre en compétition (s'il y a des musiciens, ils sont invités à nous rejoindre...)

On demande également 3 lecteurs dont obligatoirement une femme pour le premier texte... On explique rapidement comment ça se passe...

Philippe s'adressant au public...

Richard assurera la guitare... Philippe pourra jouer lorsqu'il maîtrisera suffisamment le texte...

Alors... si le monde est prêt...

« Vous avez lu « *La vérité sur l'affaire Harry Quebert...* »

- Avec la disparition de la jeune Nola Kellergan...
- Ça vous a plus, hein... !!? cette immersion dans le New Hampshire...
- Vous en redemandez encore... de ces histoires de meurtres mal élucidées...

- Alors plongez dans le nouveau Dicker... avec... (*Musique...*)

... "*La disparition de Stéphanie Mailer...*"

■

Alors, voilà... !!

- Jesse, âgé de 45 ans, quitte la police d'État après 23 ans de service...
- Gradé Capitaine, Cap'taine 100 %, pour avoir élucidé toutes ses affaires
- En ce 23 juin... parmi les bulles insouciantes d'un pot de départ...

- Une Ombre féminine replonge Jesse Rosenberg en 1994...

LA MUSIQUE S'ARRÊTE...

DIALOGUE ENTRE **RICHARD**, QUELQU'UNE DU PUBLIC ET **MOI**

I

« C'est donc vous le fameux *capitaine 100%* ? » me demanda-t-elle d'un ton charmeur...

« Il paraît... » répondis-je en souriant... « Est-ce qu'on se connaît... !!? »

« Non... Je m'appelle Stéphanie Mailer... je suis journaliste pour *l'Orphéa Chronicle...* »

Nous échangeâmes une poignée de main... Stéphanie me dit alors :

« Ça vous dérange si je vous appelle *Capitaine 99%* ?

Je fronçai les sourcils : « Est-ce que vous insinueriez que je n'ai pas résolu l'une de mes enquêtes... !!? »

pour toute réponse, elle sortit de son sac la photocopie d'une coupure de presse de *l'Orphéa Chronicle*

datant du 1^o août 1994 et me la tendit : *Quadruple meurtre à Orphéa : Le maire et sa famille assassinés...*

Illustrant l'article, il y avait une photo de moi et de mon coéquipier de l'époque, Derek Scott, sur les lieux du

crime... « Où voulez-vous en venir ? » lui demandai-je

« Vous n'avez pas résolu cette affaire, capitaine »

« Qu'est-ce que vous racontez. !? »

« En 1994, vous vous êtes trompé de coupable. Je pensais que vous voudriez le savoir avant de quitter la police »

Je crus d'abord à une mauvaise plaisanterie de mes collègues, avant de comprendre que Stéphanie était très sérieuse... « Est-ce que vous menez votre propre enquête ? » l'interrogeai-je

« En quelque sorte, capitaine »

« En quelque sorte ? Il va falloir m'en dire plus si vous voulez que je vous croie »

« Je dis la vérité, capitaine. J'ai un rendez-vous tout à l'heure qui devrait me permettre d'obtenir une preuve irréfutable »

« Rendez-vous, avec qui ? »

« Capitaine... ! » me dit-elle d'un ton amusé... « je ne suis pas une débutante... C'est le genre de scoop qu'un journaliste ne veut pas risquer de perdre. Je promets de partager mes découvertes avec vous dès que ce sera le moment... En attendant, j'ai une faveur à vous demander : pouvoir accéder au dossier de la police d'État... »

« Vous appelez ça une faveur, moi du chantage... ! » lui rétorquai-je... « Commencez par me montrer votre enquête, Stéphanie... Ce sont des allégations très graves... »

« J'en suis consciente, capitaine Rosenberg... Et justement, je n'ai pas envie de me faire doubler par la police d'État... »

« Je vous rappelle que vous avez le devoir de partager toutes les informations sensibles en votre possession avec la police... C'est la loi... Je pourrais aussi venir perquisitionner votre journal... »

Stéphanie sembla déçue de ma réaction...

« Tant pis... Capitaine 99% » dit-elle... « j'imaginai que cela vous intéresserait, mais vous devez déjà penser à votre retraite et à ce nouveau projet, dont votre major a parlé dans son discours. De quoi s'agit-il ? Retaper un vieux bateau ? »

« Ça ne vous regarde pas... » répondis-je sèchement

Elle haussa les épaules, fit mine de partir... J'étais certain qu'elle bluffait et effectivement, elle s'arrêta après quelques pas et se tourna vers moi :

« La réponse était juste sous vos yeux, capitaine Rosenberg... Vous ne l'avez simplement pas vue... »

J'étais à la fois intrigué et agacé

« Je ne suis pas sûr de vous suivre, Stéphanie »

Elle leva alors sa main et la plaça à hauteur de mes yeux

« Que voyez-vous, capitaine ? »

« Votre main... ! »

« Je vous montrais mes doigts... » corrigea-t-elle.

« Mais moi je vois votre main... » rétorquai-je sans comprendre.

« C'est bien le problème... !! » me dit-elle... « Vous avez vu ce que vous vouliez voir, et non pas ce que l'on vous montrait... C'est ce que vous avez raté il y a vingt ans... »

Ce furent ses dernières paroles. Elle s'en alla, me laissant avec son énigme, sa carte de visite et la photocopie de l'article

« À bientôt, capitaine Rosenberg... »

Mais il n'y eut pas de "bientôt..."

Parce que ce jour-là fut le jour de sa disparition...

ET ON REPREND LA MUSIQUE...

– Disparition... cambriolage... incendie criminel... autour de Miss Mailer...

- Autant dire qu'à quelques jours de la 20^e édition du Festival de Théâtre
- Certains Notables de la ville, voient d'un mauvais œil ce retour dans le passé...
- Alors...! *Come back to Orphéa*, pour Jesse Rosenberg...
-
- Le temps de mettre au jus Anna Kanner, fraîchement recrutée par les "Cops"...
- Retrouvaille des mêmes têtes, qui en 20 ans ont pris du grade...
- Chef adjoint à l'époque, Ron Gulliver est devenu Shériff...
- Quant à Brown, il est devenu pour Orphéa... le Premier citoyen...

DIALOGUE ENTRE RICHARD, QUELQU'UN DU PUBLIC ET MOI
II

« J'imagine que vous avez lu le journal du jour, capitaine Rosenberg ? » me demanda-t-il d'un ton furieux, en dépliant devant moi un exemplaire de *L'Orphéa Chronicle*...

Sur la Une, s'affichait un portrait de Stéphanie surmonté du titre suivant :

Avez-vous vu cette jeune femme... !?

Stéphanie Mailer, journaliste à l'Orphéa Chronicle, n'a plus donné signe de vie depuis lundi. Autour de sa disparition se produisent d'étranges évènements. La police d'État enquête...

« Je n'étais pas au courant de cet article, monsieur le maire... » assurai-je...

« Au courant ou pas au courant, capitaine Rosenberg, c'est vous qui créez toute cette agitation ! » s'agaça Brown...

Je me tournai vers l'immeuble détruit par les flammes...

« Vous soutenez qu'il ne se passe rien à Orphéa... !? »

« Rien dont la police locale ne puisse pas se charger... Alors ne venez pas créer davantage de désordre, voulez-vous ? la santé financière de la ville n'est pas au beau fixe et tout le monde compte sur la saison estivale et le festival de théâtre pour relancer l'économie. Si les touristes ont peur, ils ne viendront pas... »

« Permettez-moi d'insister, monsieur le Maire : je crois qu'il peut s'agir d'une affaire très grave... »

« Vous n'avez pas le premier élément, capitaine Rosenberg... Le chef Gulliver me disait hier que la voiture de Stéphanie n'a plus été vue depuis lundi... Et si elle était tout simplement partie ? J'ai passé quelques coups de fil à votre sujet, il paraît que vous partez à la retraite... !? »

Anna me dévisagea d'un drôle d'air...

« Je vais nulle part sans avoir tiré cette affaire au clair... »

ET ON REPREND LA MUSIQUE...

- Poursuivons avec Jesse... au fil des indices glanés...
- Sean O'Donnell... passe aux aveux... il a craqué pour Stéphanie...
- Mais il a très vite compris qu'elle s'était offerte à lui,... parce qu'il était flic...
- La p'tite voulait avoir accès aux Archives de la police... pour mener à bien son enquête...

- Que sait... ! ou que tait... ! l'ancien employeur de Stéphanie Mailer
- Steven Bergdorf nie catégoriquement qu'elle y soit revenue... Et pourtant... !!
- Comme on laisse traîner ses oreilles, Dicker laisse traîner sa plume afin d'offrir au lecteur,
- quelques confidences et surtout, à ce moment du roman, le costume de... Sherlock Holmes...

DIALOGUE ENTRE RICHARD, QUELQU'UN DU PUBLIC ET MOI

III

Dans son bureau de la rédaction de la "Revue des lettres New-Yorkaises", déserte en ce dimanche, Steven Bergdorf, après avoir raccroché, resta longuement troublé...

- Que se passe-t-il, Stevie ? lui demanda Alice, 25 ans, assise sur le canapé du bureau, peignant ses ongles avec du vernis rouge.

- C'était la police, Stéphanie Mailer a disparu...

- Stéphanie ? C'était une sale idiote...

- Comment ça, c'était ? s'inquiéta Steven... Est-ce que tu es au courant de quelque chose ?

- Mais non, je dis c'était parce que je l'ai pas revue depuis son départ. Elle est sans doute toujours idiote, tu as raison.

Bergdorf se leva de sa chaise de bureau et alla se poster à la fenêtre, pensif.

- Stevie mon chouchou, le gourmanda Alice, tu ne vas pas commencer à te ronger les sangs ?

- Si tu ne m'avais pas forcé à la virer...

- Ne commence pas, Stevie ! Tu as fait ce qu'il fallait...

- Tu ne lui as plus parlé depuis son départ ?

- Je l'ai peut-être eue au téléphone. Qu'est-ce que ça change ?

- Au nom du ciel, Alice, tu viens de me dire que tu ne l'avais pas vue... !

- Je ne l'ai pas vue... Mais je lui ai parlé au téléphone... Une seule fois, c'était il y a deux semaines...

- Ne me dis pas que tu l'as appelée pour la narguer ! Est-ce qu'elle sait la vérité sur son licenciement ?

- Non...

- Comment peux-tu en être si sûre... !?

- Parce que c'est elle qui m'a téléphoné pour obtenir un conseil. Elle semblait inquiète... Elle m'a dit : « J'ai besoin des faveurs d'un homme... » je lui ai répondu : « Les hommes c'est pas compliqué... tu leur sucas la bite, tu leur promets ton cul, et en échange, eux te donnent leur infailible loyauté... »

- De qui s'agissait-il... !? On devrait peut-être prévenir la police... !

- Pas de police... Sois gentil et tais-toi maintenant...

- Mais...

- Ne me mets pas de mauvaise humeur, Stevie ! Tu sais ce qui se passe quand tu m'énerves... As-tu une chemise de rechange... !? La tienne est toute froissée... Fais-toi beau, j'ai envie de sortir ce soir...

- Je ne peux pas sortir ce soir, je...

- J'ai dit que j'avais envie de sortir... !

Bergdorf, la tête basse, quitta son bureau pour aller se chercher un café. Il téléphona à sa femme, il lui dit qu'il avait une urgence pour le bouclage de la Revue et qu'il ne rentrerait pas dîner... Quand il eut

raccroché, il enfouit son visage entre ses mains. Comment en était-il arrivé là... !? Comment s'était-il retrouvé, à 50 ans, à avoir une liaison avec cette jeune femme... !?

■

- On pourrait continuer ainsi, mais on n'en est qu'à la page 80
- Et j'ai beau compter et recompter encore... le pavé en pèse 635...
- De plus il nous faut boire un coup... Mais rappelez-vous... c'est lors d'un pot que tout commence...
- Alors, Amateurs de frissons... de sensations fortes... À vos lunettes et... Bonne lecture... !!